

Gaza: La Victoire que Personne n'a Vue Venir | Prof. Ziad Medoukh

Dans cet entretien, Ziad Medouk, professeur de français à Gaza, témoigne d'une réalité terrible : une population déplacée, affamée, épuisée, contrainte de survivre jour après jour dans des conditions inhumaines. Mais il raconte aussi autre chose — quelque chose que les bombes n'ont pas réussi à détruire. Les enfants continuent d'apprendre. Les enseignants continuent d'enseigner. Les familles continuent d'aider. Les poètes continuent d'écrire. Les gens continuent de rester debout. Voilà la victoire de Gaza : la victoire d'un peuple qui refuse d'être réduit à l'état de victime passive. La victoire de ceux qui, même privés de presque tout, gardent encore leur humanité. Interviewé pour Neutrality Studies par Felix Marquardt de @TheBlackElephantExperience.

#Speaker 01

L'entretien que vous allez entendre a été enregistré depuis Gaza, où les communications sont, depuis le début de la guerre, coupées, détruites ou volontairement restreintes. La liaison avec le Prof. Ziad Medoukh était par moments inaudible. Pour ne pas perdre son témoignage, nous avons reconstitué fidèlement ses propos à partir de la transcription et restauré sa voix. Les mots sont les siens. Seule la voix a été reconstruite.

#Speaker 02

Bonjour à tous, ici Félix Marcard, bienvenue de retour sur Neutrality Studies. Je suis très heureux aujourd'hui d'accueillir un prof de français basé à Gaza, le Prof. Ziad Medoukh. Ziad, bonjour.

#Speaker 03

Bonjour Félix.

#Speaker 02

Très heureux de vous avoir, Ziad, c'est même un privilège. Nous sommes aujourd'hui à près de mille jours depuis le début de cette phase industrielle du génocide à Gaza. Le monde a cessé de regarder Gaza depuis quelque temps. On n'est pas vraiment au courant de la situation à Gaza. Alors peut-être commençons tout simplement par là : quelle est la situation aujourd'hui à Gaza, dans cette bande de Gaza qui s'est rétrécie comme une peau de chagrin ? C'était déjà un des endroits avec la plus haute densité de population de la planète, avec une population dont la moitié est constituée d'enfants. Et donc ma question, tout simplement, c'est : quelle est la situation aujourd'hui dans la bande de Gaza, ou en tout cas dans la partie de la bande de Gaza où les Palestiniens ont le droit de vivre ?

#Speaker 03

Merci beaucoup Félix pour l'invitation. Bonjour à tous les auditeurs de votre chaîne, c'est toujours un plaisir pour moi d'échanger avec vous, même virtuellement. C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de journalistes, presque aucun journaliste étranger ne vient à Gaza. Malheureusement, les grands médias en Europe ne montrent pas vraiment la réalité du terrain. Et moi, comme citoyen palestinien et comme professeur de français, j'essaie, d'une façon objective, de montrer cette réalité en toute objectivité. On peut dire que cette situation est marquée par cinq éléments très importants. D'abord, comme vous l'avez indiqué, nous sommes arrivés à mille jours de cette agression horrible contre les civils de Gaza.

Commencée le 7 octobre 2023, la situation reste dramatique et la population est fragilisée, épuisée, dégoûtée et donc impuissante après près de 33 mois de cette agression dure qui se poursuit malgré un cessez-le-feu fragile entré en vigueur le 13 octobre 2025. Il y a donc toujours des bombardements en cours, moins intenses qu'avant la trêve, c'est vrai, mais il y a toujours des bombardements, toujours des morts. Je ne reviendrai pas sur le bilan détaillé, car cela relève du travail du ministère de la Santé et des observateurs internationaux. Mais ce bilan est très lourd : près de 73 000 morts et 11 000 disparus, selon les décomptes, sans compter la destruction massive. C'est donc une situation toujours dramatique pour les deux millions de Palestiniens qui y vivent au quotidien.

Deuxième élément : la destruction massive. 85 % de l'infrastructure civile de Gaza est détruite. Et 87 % des Palestiniens habitent désormais dans des camps de déplacés, sous des tentes, dans des conditions inhumaines. Trêve fragile, abîmée, déchirée, et les conditions météorologiques, hiver comme été, ne font qu'aggraver la situation. Troisième élément : la situation humanitaire. Même avec l'accord de cessez-le-feu, peu de camions d'aide humanitaire internationale parviennent à entrer. Alors que l'accord prévoyait l'entrée de 600 camions par jour, seuls 150 environ passent quotidiennement. Et malheureusement, ces camions transportent surtout des produits non essentiels : chips, biscuits, chocolat, soda, Coca-Cola, des choses dont nous n'avons pas besoin.

Les produits réellement essentiels, en revanche ? Dérivés de base, lait, viande, poisson, fruits, légumes, fournitures scolaires, matériaux de construction ne passent pas, par ordre militaire de l'occupation. Quatrième élément : l'absence de perspective. Les Palestiniens de Gaza vivent au jour le jour. En réalité, ils ne vivent pas, ils survivent. Il n'y a pas de vie à Gaza, seulement une survie quotidienne, et personne ne sait ce qui se passera demain. Il y a pourtant eu un accord de cessez-le-feu, des résolutions du Conseil de sécurité, des conventions, des accords signés. Mais jusqu'à présent, rien n'est appliqué.

Cinquième élément : l'occupation contrôle aujourd'hui environ 64 % de la surface de la bande de Gaza. Elle a instauré une soi-disant « ligne jaune », et les Palestiniens ne peuvent s'en approcher à moins de 300 mètres, même lorsqu'ils possèdent une maison ou un immeuble juste à côté.

L'occupation menace en outre d'occuper davantage de territoire. La ligne avance sans cesse sur le terrain des Palestiniens de Gaza, qui ne contrôlent plus aujourd'hui qu'environ 36 % de la surface de la bande. Une surface presque entièrement détériorée. Malgré tout cela, les Palestiniens s'adaptent avec une résilience remarquable, une patience extraordinaire. Concrètement, les tâches quotidiennes sont devenues extrêmement lourdes.

Dès le réveil, on perd quatre heures à chercher de l'eau potable, un endroit pour recharger téléphones et lampes, de la nourriture, une clinique en état de fonctionner, car tous les hôpitaux sont hors d'usage. Et même lorsqu'on trouve un médecin, on ne trouve pas de médicaments. Il faut ensuite chercher du bois pour cuisiner, puisque le gaz ne passe pas. Et le cinquième élément : les Palestiniens sont toujours là. Cette terre est la nôtre. Nous ne la quitterons pas. C'est la cinquième agression que nous subissons, et la plus violente, après celles de 2008, 2009, 2012, 2014 et 2021. La situation est dramatique, mais les Palestiniens restent. C'est un message au monde : malgré la destruction, malgré les cris, malgré les massacres, nous ne quitterons pas notre quartier.

#Speaker 02

Merci Ziad. Vous avez parlé des denrées alimentaires qui entrent depuis le cessez-le-feu, depuis cet accord de cessez-le-feu qui a été conclu fin 2025. Or, comme vous l'avez souligné, les denrées qui entrent ne sont pas essentielles. C'est de la nourriture de fast-food américain, des chips, du coca, des sucreries, alors qu'en réalité l'essentiel ne passe pas. Est-ce que c'est encore le cas aujourd'hui, par exemple, pour prendre une denrée précise qui est cruciale : est-ce que le lait en poudre pour les bébés entre dans Gaza ?

#Speaker 03

Il entre, mais en quantité très limitée. C'est tout le problème, Félix. Cent cinquante camions passent chaque jour, cent vingt pour les organisations internationales, qui sont débordées, incapables de distribuer suffisamment de nourriture. Il en faudrait au moins cinq cents par jour pour ces seules organisations. Et seulement trente pour le secteur privé, qui revend ses marchandises très chères en raison du coût élevé du transport. Depuis le cessez-le-feu, il y a objectivement une légère amélioration, mais le contenu de ces camions reste largement non essentiel. Le lait entre, mais en petite quantité, les fruits et légumes aussi, à des prix très élevés.

Or, nous n'avons pas besoin de chips, de chocolat ou de Coca-Cola. C'est malheureusement l'occupation qui impose le contenu des camions. En réalité, 85 % des Palestiniens de Gaza dépendent de l'aide humanitaire. Comme cette aide reste limitée, l'insécurité alimentaire touche une large part de la population. Les 13 % restants travaillent, mais leurs salaires ne suffisent pas non plus, tant les prix ont grimpé. Et il n'existe plus de système bancaire fonctionnel. Au total, 98 % des Palestiniens de Gaza souffrent aujourd'hui d'insécurité alimentaire.

#Speaker 02

Vous avez mentionné les prix, et j'ai un ami gazaoui qui m'a dit que les prix, en fait, c'est le tueur silencieux, c'est le tueur caché. Est-ce que vous pouvez nous donner des exemples, Ziad, de prix de denrées alimentaires pour que les gens en France comprennent ? Parce que je crois que souvent, ce sont des prix beaucoup plus élevés que même dans des pays européens.

#Speaker 03

Oui. Un litre de lait coûte aujourd'hui 13 euros. C'est impensable. Un plateau de 30 œufs coûte 25 euros. Et cela, c'est déjà avec l'amélioration récente. Pendant la famine, durant les mois d'août et de septembre 2025, avant le cessez-le-feu, les prix atteignaient des niveaux véritablement impensables. Un sac de farine de 25 kilos pouvait coûter 100 euros. Je m'occupe de plusieurs centres éducatifs pour enfants. Acheter une simple chaise ou une table y demande une vraie fortune.

Les fournitures scolaires, du fait des restrictions à l'entrée, coûtent extrêmement cher. Un cahier peut atteindre 10 euros, un stylo 5 euros, une chaise 35 euros, une table 80 euros. Pour les produits alimentaires essentiels, le kilo de tomates atteint 10 euros, celui d'aubergines 7 ou 8 euros. Ces prix sont hors de portée des déplacés et même des familles de la classe moyenne, qui ne peuvent plus suivre les prix du marché. D'où la pénurie de produits, la hausse continue des prix et l'insécurité alimentaire qui touche presque toute la population civile de Gaza.

#Speaker 02

Vous avez parlé, puisqu'on parle d'insécurité alimentaire, d'une des ressources alimentaires de Gaza qui a toujours été la pêche. Quelle est la situation aujourd'hui des pêcheurs gazaouis ?

#Speaker 03

Merci pour cette question, car je souhaitais justement aborder ce secteur. Comme l'industrie et l'agriculture, la pêche a été anéantie alors qu'elle constituait un pilier essentiel de l'économie de la bande de Gaza. Même avant cette agression, les pêcheurs rencontraient déjà d'importantes difficultés. Une limite de six milles nautiques leur était imposée. La marine israélienne attaquait régulièrement les bateaux et confisquait parfois leur matériel. Depuis le début de l'agression et jusqu'à la trêve d'octobre, la mer de Gaza est restée totalement fermée.

Depuis le cessez-le-feu, quelques facilités limitées ont été accordées, mais 13 pêcheurs ont déjà été tués par la marine israélienne et de nombreux bateaux ont été détruits ou confisqués. Conséquence : le prix du poisson est devenu exorbitant, au minimum 30 à 35 euros le kilo, quel que soit le poisson. Avant cette agression, 750 pêcheurs travaillaient à Gaza. Il n'en reste aujourd'hui qu'environ 120 en activité. On estime que seul 1 % de la population peut encore s'offrir du poisson, comme de la viande ou du poulet.

#Speaker 02

Ce qui est terrible dans ce que vous décrivez, c'est le... le sens qu'on a en vous écoutant, que c'est une asphyxie : on vous laisse respirer, mais juste, juste assez pour survivre, ce qui confine à une forme de torture. C'est très, très frappant. Est-ce que vous pouvez nous dire, le gouvernement technocratique dont vous avez parlé tout à l'heure, le gouvernement palestinien technocratique dont le Conseil pour la paix a appelé à la création ? Ce gouvernement technocratique, il est aujourd'hui bloqué en Égypte. Je crois qu'il n'est pas en mesure de rentrer dans Gaza. Quelles sont les attentes du peuple de Gaza vis-à-vis de ce gouvernement technocratique ?

#Speaker 03

Pour répondre à cette question, il faut d'abord souligner un élément essentiel. Depuis le 7 octobre et jusqu'à aujourd'hui, on a le sentiment, à Gaza, qu'il n'existe plus ni gouvernement ni autorité réelle. L'Autorité palestinienne, à Ramallah, ne verse plus aujourd'hui que 30 % des salaires, en raison des difficultés financières qu'elle subit. De l'autre côté, le gouvernement de Gaza est impuissant. Qui gère alors Gaza aujourd'hui ? Seulement les organisations internationales et les commerçants. Il y a donc chez nous un sentiment d'abandon, pas seulement de la part de la communauté internationale officielle, mais aussi de la part de nos propres autorités locales. L'accord de cessez-le-feu prévoyait trois phases.

Le cessez-le-feu, puis le retrait de l'armée d'occupation, puis l'entrée massive de l'aide humanitaire. Mais aucune de ces étapes n'a véritablement été appliquée. Parmi les premières mesures prévues figurait la création d'un gouvernement de technocrates, une initiative saluée par tous. Mais ce gouvernement, constitué en décembre 2023, reste bloqué en Égypte depuis sept mois, l'occupation refusant qu'il entre à Gaza. La population en attendait beaucoup, mais ce gouvernement n'a, dans les faits, aucune marge de manœuvre réelle. Sur le terrain, le comportement de l'occupation va dans le sens inverse de l'accord. Elle continue d'avancer et d'occuper davantage de territoire. Nous n'avons donc pas d'autre choix que de nous adapter, impuissants, à ce contexte difficile en survivant au jour le jour.

#Speaker 02

Vous dites que les États-Unis n'arrivent pas à faire pression sur Israël pour que la première phase de ce qui a été négocié soit appliquée. Vous parlez de 150 camions par jour au lieu des 600 qui faisaient partie de l'accord. Il y a toute une ribambelle d'autres choses qui ne sont pas respectées par Israël. Qu'est-ce que vous dites aux gens qui disent que ces conditions ne sont pas imposées seulement par Israël, mais aussi par l'Europe et les États-Unis, qui ont leurs responsabilités, parce qu'Israël ne peut pas faire ce qu'il fait sans le soutien diplomatique, militaire, financier, économique, etc., de l'Europe et des États-Unis ? Et également, qu'est-ce que vous attendez des pays arabes ?

#Speaker 03

Pas seulement l'Europe et les États-Unis, mais l'ensemble de la communauté internationale : les Nations Unies, le Conseil de sécurité, la Ligue arabe, l'Union européenne. Il y a malheureusement peu d'avancées concrètes, quelques signes positifs certes, comme la reconnaissance de l'État de Palestine par l'Irlande, la Norvège, la Slovaquie ou la mobilisation populaire en Italie. Mais la communauté internationale reste divisée et continue, dans l'ensemble, à soutenir l'occupation. Pour nous, le véritable espoir, c'est la mobilisation civile à travers le monde. Nous nous sommes sentis portés par les manifestations dans les universités américaines en 2024, puis dans les universités françaises et européennes. Nous n'attendons plus rien des États, mais nous comptons beaucoup sur les sociétés civiles. Ce qui compte vraiment, ce ne sont pas les dirigeants ni les États, mais les peuples eux-mêmes.

#Speaker 02

C'est les peuples. Vous êtes prof de français ? Gaza a une population extrêmement jeune. Comment est-ce que vous essayez de travailler sur l'éducation dans ces circonstances terribles, l'éducation de la jeunesse gazaouie ?

#Speaker 03

L'éducation est, pour nous, un élément essentiel. Avant cette agression, le taux de scolarisation en Palestine dépassait 93 %. L'éducation est devenue, pour les Palestiniens, une véritable forme de résistance à la violence, un marqueur identitaire et historique profondément enraciné. Aujourd'hui, la situation est catastrophique. Avant l'agression, il existait 320 écoles, tous niveaux confondus. Aujourd'hui, près de 250 d'entre elles ont été détruites. Les autres ont été transformées en centres d'accueil pour déplacés. Il n'existe donc plus, à proprement parler, d'école à Gaza. Ces établissements ont été remplacés par des centres éducatifs improvisés. Des enseignants louent des pièces dans des immeubles endommagés.

Ainsi que par des tentes éducatives installées dans les camps de déplacés, parfois sans aucun matériel. Les enfants s'assoient alors à même le sol. Les treize grandes universités de Gaza ont été entièrement détruites. L'enseignement supérieur se poursuit malgré tout à distance. Environ 83 % des étudiants ont repris les cours en ligne et 75 % des élèves du primaire et du secondaire ont repris en présentiel. Alors qu'auparavant chaque école proposait neuf matières, il n'en reste plus que quatre aujourd'hui : l'arabe, l'anglais, les mathématiques et les sciences. Le français, les arts plastiques, le sport et l'histoire ont été abandonnés faute de personnel.

Plus de 1 200 enseignants ont été tués et environ 13 000 élèves ont également perdu la vie. Personnellement, je m'occupe de trois centres éducatifs : deux dans des immeubles endommagés, un sous tente, que j'essaie de soutenir par des visites, des dons, l'apport de matériel. Au début de l'agression, les enfants, lors de nos activités d'animation, étaient très violents, ce qui n'a rien d'étonnant au vu de ce qu'ils vivaient. Depuis qu'ils ont repris les cours, ils sont devenus nettement moins violents. C'est un signe positif et cela nous encourage à poursuivre notre mission.

#Speaker 02

Merci Ziad. J'ai une dernière question, ou peut-être deux. La première, ou d'ailleurs c'est une question et puis une confession. La première, c'était donc... Merci du fond du cœur, Ziad, vous m'honorez. Ma dernière question, c'est : quelle est votre première pensée le matin et quelle est votre dernière pensée le soir ?

#Speaker 03

Je ne vis pas une vie normale. Ma vie est anormale. Je vais vous confier un secret. J'ai un privilège, c'est la langue française. Elle est, pour moi, une langue de protection. Parce que, lorsqu'on vit à Gaza, tout est terrible, et l'on a constamment envie d'être triste. Ces échanges, ces soirées de solidarité, m'apportent un véritable soulagement. Le matin, quand je me lève, la première chose dont j'ai envie, c'est une tasse de café. Mais j'y réfléchis à mille fois, car la préparer me demande près de deux heures. Il faut aller chercher du bois, des cartons, du papier pour allumer un feu, puisque nous n'avons pas de gaz.

Alors souvent, j'y renonce. J'habite un immeuble endommagé, mais je me dis : Dieu merci, par rapport à ceux qui vivent dans les camps. Quand je sors pour visiter un centre éducatif ou voir ma mère, qui habite à deux minutes de chez moi, je rentre souvent éprouvé, tant je vois de tristesse sur le visage des gens, tant les tentes sont partout, serrées les unes contre les autres. Le soir, je me couche vers 22 h, puis je me relève à minuit pour continuer à travailler, à témoigner, à écrire, parce qu'à cette heure-là, tout le monde dort, et j'évite ainsi les sollicitations incessantes auxquelles je me sens souvent impuissant à répondre.

C'est ce sentiment d'impuissance qui pèse le plus. Comment être utile aux autres quand on ne peut répondre à tous les besoins ? Le fait d'être resté à Gaza est ce qui me rend le plus fier. Je n'ai jamais quitté la ville. Beaucoup me demandent pourquoi. Avec mes relations dans le monde francophone, je n'ai pas accepté de partir. En Belgique, en Suisse, au Canada, en France. Mais rester ici me rend fier. Et malgré la tristesse et la souffrance... il y a des mariages, des fiançailles, des gens qui vont à la plage. La vie continue. C'est pour cela que je préfère rester.

#Speaker 02

Ziad, vous êtes... Moi, je veux dire, et je sais que je partage souvent... J'ai beaucoup de conversations avec le peuple, avec des Grecs, avec des Français, avec des Américains, avec des Anglais, des Irlandais, des Espagnols, des Algériens. Et la chose qui revient toujours, c'est que nous avons de la gratitude pour ce que le peuple palestinien est en train de faire pour l'humanité tout entière. On sait très bien que vous vous passeriez bien d'avoir à nous faire ce terrible cadeau, mais vous êtes en train de nous sauver de nous-mêmes. Le peuple gazaoui est en train de sauver l'humanité d'elle-même. Et je veux que vous le sachiez.

#Speaker 03

Nous essayons. Heureusement, ces échanges existent pour montrer que la solidarité internationale existe, pour soutenir la cause palestinienne comme une cause de justice, mais surtout pour rappeler que l'humanité doit passer avant tout.

#Speaker 02

Ziad, vous êtes poète, ça va être ma dernière question pour vous. Est-ce qu'il y a un poème qui vous porte particulièrement à travers toute cette souffrance, toute cette horreur, toutes ces circonstances terribles ? Est-ce qu'il y a un poème qui vous inspire en particulier ?

#Speaker 03

Il y a beaucoup de poèmes, Félix. Mais celui qui m'inspire le plus est consacré aux enfants de Gaza et à leurs rêves brisés. Je travaille énormément avec les enfants. Je les fréquente dans les centres éducatifs, dans la rue, autour de moi. Et je vois combien ils méritent notre soutien, notre présence. C'est sans doute l'une des raisons qui m'ont poussé à rester. Je n'ai jamais quitté Gaza, même en pleine agression, en plein bombardement, en pleine famine. Je préfère rester aux côtés des jeunes, et surtout des enfants, pour leur donner de l'espoir. Voir des enfants privés de tout continuer à jouer, continuer à sourire, voilà ce qui m'inspire. Dans mes poèmes, je parle de tout, de la société, des femmes, des jeunes, des bébés, de la volonté, de l'éducation. Mais dans presque chaque recueil, il y a toujours cinq ou six poèmes consacrés aux enfants, parce que ce sont eux qui m'inspirent le plus. C'est un signe positif pour l'avenir.

#Speaker 02

Vous pouvez nous redire le titre du poème que vous avez mentionné ?

#Speaker 03

Les enfants de Gaza aux rêves brisés

#Speaker 02

Merci, merci Ziad. Très souvent, merci d'avoir partagé ce qui se passe encore à Gaza, malgré l'horreur, les sourires, la plage, les moments de joie, parce que j'ai souvent remarqué qu'il y a une déshumanisation des Palestiniens qui vient de gens qui les détestent, mais il y a souvent une déshumanisation inconsciente des Palestiniens, même chez les gens qui veulent les soutenir, parce qu'on n'arrive plus à les voir comme autre chose que comme des victimes dans l'horreur.

#Speaker 03

Écoute, Félix, en tout cas, merci pour cette invitation. C'est un plaisir d'échanger avec toi, de répondre à tes questions. Mais mon dernier mot, c'est que l'humanité finira par l'emporter. Je sais qu'il y a de la propagande, de l'injustice, de l'oppression, de la souffrance, et surtout un sentiment d'impuissance partagé entre nous et vous. Et pourtant, nous continuons de croire en l'humanité. La langue française m'a permis de nouer beaucoup de relations, et je reçois chaque jour de nombreux messages de soutien de la part d'amis français et francophones. Cela montre que la cause palestinienne est une cause de justice et que la population de Gaza ne sera jamais abandonnée grâce à cette solidarité internationale. Alors, vive la solidarité et surtout, vive l'humanité.

#Speaker 02

Prof. Ziad Medoukh, du fond du cœur, merci beaucoup.

#Speaker 03

Avec plaisir. Bonne journée.